

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-981-D-un-temps-ou-l-on-avait-le-temps.html>



# I.D n° 981 : D'un temps où l'on avait le temps

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : samedi 2 avril 2022

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

**Le livre d'Alain Duault** a peu à voir, autant d'emblée le préciser, avec l'actualité menaçante, guerrière, venue bousculer nos tranquilles certitudes, et pourtant son titre sonne comme un rappel à l'ordre, entre en résonance avec nos inquiétudes comme une vérité longtemps refoulée dont la pertinence éclaterait soudain, dans tout son éclat : *Car la douceur de vivre est périssable*. La séduction immédiate de cet intitulé est entre autres raisons l'une pour laquelle, entre tous les ouvrages récemment proposés par les éditions Gallimard (cf : le *Repérage* du [24 mars](#)), je me suis arrêté sur celui-ci, d'un auteur à la bibliographie impressionnante.

Tant par la citation de **Basho** placé en exergue : *Saisir la lumière des choses / avant qu'elle ne s'efface*, que par le poème inaugural - son premier vers en particulier : *Mais quels seront pour moi les derniers bruits du monde ?* -, l'ouvrage au long des 9 sections qui le constituent affirme clairement des accents testamentaires. Lucide la parole est celle d'un sage, plus prompt à chanter la vie et la beauté des choses qu'à désespérer de devoir en prendre congé. A l'instar d'un **Ilarie Voronca** affirmant que *Rien n'obscurcira la beauté du monde. La beauté est au-delà de tout*, écrit de son côté Alain Duault.

Passé les questionnements du poème introductif, la première section du livre est une suite d'*Applaudissements* à ce qui donne à la vie sa saveur, *le vent* et *la tempête* aussi bien qu'*Audrey Hepburn et son sourire cassé*, *la poussière bleue du matin* que *la nuit qui tombe*. Et, pour citer le poète lui-même, donner à entendre son ample vers si personnel, musical, de quatorze syllabes à l'oeuvre en cette suite strictement justifiée à droite (mise en page que je ne peux ici que reproduire très approximativement) :

J'applaudis cette femme et son bébé cachés dans une cave  
Avec dans son regard de mère toute la détresse du monde  
En vingt-quatre heures elle vieillit de cent ans J'applaudis  
Sa peur, c'est une femme sans bruit qui chasse ses larmes

J'applaudis cet homme qui saute dans un torrent qui crie  
À tous les arbres à toutes les rives sur de vieux chagrins  
À ce qui fait face au désastre : j'ai son nom sur la langue  
Comme si une idée infinie ne pouvait se réduire à un mot

J'applaudis la joie simple du plaisir d'exister J'applaudis  
Cette femme et cet homme qui marcheront mille chemins  
Puis se trouveront puis s'apprivoiseront se toucheront et  
J'applaudis l'attention la patience : est-ce cela l'amour ?

Ces trois strophes montrent assez que l'objet de cette célébration est ambigu, ne se résume pas *aux bons côtés de la vie* comme on dit (et comme on l'attendait), mais entend englober tous les aspects, sans aveuglement ni anesthésie : la peur et le chagrin, le vieillissement qui *se tient trop près*, la mort : *le corps aimé quand il devient poussière*. Avec émotion, dans le troisième chant en particulier ( *Un peu de mascara au coeur*), il évoque ses parents, la surdité de la mère :

... Comment vit-elle dans ce jardin mort  
Où les oiseaux ne chantent plus où le vent ne frémit plus  
Où les châtaignes en tombant font un bruit d'eau croupie

## I.D n° 981 : D'un temps où l'on avait le temps

---

Et dans cet ensemble qui paraissait d'abord hors du temps, les signes affleurent qui renvoient à l'actualité, à l'inquiétude d'un habitant du monde : ici, dans un hall de gare : *un virus qui circule / un foulard abandonné des masques de toutes couleurs* ; quelques pages plus loin : *Effondrement d'un grand glacier bleu dans la mer (...) / Et des sacs en plastiques rempli de bave mortifère*. Le poète va-t-il céder à la désespérance ? La beauté *serait-elle en exil*, pour emprunter ses mots et ses tournures de phrases ? Se reprend : *non ce n'était pas mieux avant Mais on avait le temps*. Et alors, ces trois vers formant la strophe conclusive du recueil :

Et puis voilà qu'elle entre dans sa chambre à minuit qu'  
elle se déshabille : il comprend sans Godot et sans Dieu  
Qu'elle est là devant lui sans un mot la beauté du monde

*Post-scriptum :*

**Repères : Alain Duault :** *Car la douceur de vivre est périssable*. Édition Gallimard.

Sur les récentes publications de cet éditeur : lire : *Courte visite guidée de la Grande Maison*, du [24 mars 2022](#) - en *Repérage*.